

Barmes News n°34

Hier, aujourd'hui, demain à la découverte de notre village

Juillet 2010

L'anniversaire de la commune

Anciennes structures d'habitation à Balme (première partie)

Le Rùciass, une légende balmaise

L'abbé Garino : la triste aventure d'un prêtre sorcier

Les vacances d'été de Fabrizio de André au Pian della Mussa

Les pivoines de San Giovanni

Humbert de Savoie, prince du Piémont à la rencontre des Balmais

La Stèila

Parlèn a nosta moda (13) Al's èrbess, les herbes

Chronologie historique de Balme 1800-1899

Réalisé par les soins de la commune de Balme, chargeable depuis le site web www.comune.balme.to.it

Envoyer les articles à l'adresse mail gianni.castagneri@libero.it

“La tradition est de transmettre le feu et non d'honorer les cendres” Gustav Mahler

C'est avec cette assertion que nous voulons ouvrir notre chronique en ce moment emblématique. L'accomplissement de quatre siècles d'histoire communale n'est pas seulement un objectif atteint, mais c'est essentiellement l'étape d'un parcours beaucoup plus long. Trop souvent, à la lecture des fastes passés du village, on est tenté de soutenir que tout était mieux dans un passé plus ou moins lointain. Si, au lieu de se limiter à cette impression, l'on entreprend d'examiner les événements passés, on remarque au contraire, particulièrement dans les cent cinquante dernières années, des cycles instables où se font suite des périodes lumineuses et d'autres plus défavorables. Et en fond le déroulement lent et laborieux de vies simples, très souvent grevées de restrictions quotidiennes et d'adversités incroyables.

En analysant avec soin l'histoire passée, nous nous apercevons que, souvent, la reprise, après des périodes difficiles, n'est pas seulement l'effet de conjonctures favorables, mais provient plutôt d'efforts communs dirigés et guidés par des interprètes exemplaires de leur époque, que seul le temps réussit à placer sous une juste lumière. Figures habiles à relancer leur propre vie et celle de leur communauté d'origine, capables d'efforts extraordinaires dans les moments difficiles et préparées à conduire les actions aux moments de meilleure fortune.

Le temps parcouru se doit avant tout d'être un patrimoine auquel puiser pour imaginer et dessiner le futur. Il faut en comprendre les erreurs pour éviter de les répéter, mais il faut aussi bien voir les meilleures opportunités à développer.

Maintenant qu'à Balme ne vivent plus que « quatre chats » selon l'expression populaire, il est nécessaire d'avoir la force et la capacité de poursuivre en gérant au mieux les ressources économiques et humaines à notre disposition. Il est indispensable que chacun de nous, qu'il soit habitant, vacancier,

touriste ou simple soutien, mette en action toutes les énergies et capacités pour optimiser les efforts et multiplier les résultats. Comme nous le disions précédemment, ne nous limitons pas à vénérer ce qui est derrière nous, mais, sans oublier, rendons-nous dignes de notre histoire, progressant vers un futur qui soit riche de satisfactions.

Et de ce pas, commençons à agir sur des choses simples. Pour commencer, prenons soin de notre village. Ce que nous pouvons souvent admirer dans d'autres lieux en montagne, n'est rien moins qu'un peu d'ordre, de l'herbe fauchée et des fleurs au balcon. Certes ce n'est pas tout, mais comme le tourisme constitue plus ou moins directement une bonne ressource pour l'économie du village, agissons pour que ce qui nous appartient ne soit pas seulement beau pour nous, mais soit aussi agréable pour les autres. Ingénions nous à faire en sorte que ce que nous laisserons à nos enfants soit un peu mieux que comme nous l'avons trouvé. Un dicton balmais dit : « *Qui q'ou l'at poei at fàri par iauti ou fàit nhianca par quial* ». Qui a peur de faire pour les autres ne fait pas mieux pour lui-même. Et un autre des vallées occitanes soutient « qui renonce à lutter pour ce qu'il aime se contente d'aimer ce qu'il a ». Ne nous enfermons donc pas dans nos tours d'ivoire, abandonnons nos préjugés, ouvrons-nous à demain avec conviction. Inspirons nous des autres pour entreprendre notre parcours. Un chemin que nous savons compliqué et escarpé. Mais ce dont nous sommes certains, comme il en advient après la montée d'un sentier difficile, nous saurons préserver la surprise d'un scénario splendide et inoubliable.

Anciennes structures d'habitation à Balme (première partie)

Roberto Drocco

Extrait du *Recueil d'études historiques sur les Vallées de Lanzo à la mémoire de Giovanni Donna d'Oldenico*

Aux soins de B. Guglielmotto-Ravet Lanzo Torinese. Société Historique des Vallées de Lanzo 1996

Introduction

Châteaux rupestres, fortifications, refuges, maisons fortes, bourgs francs et neufs ramènent la mémoire à une fascinante époque médiévale. C'est dans cette phase de l'histoire que le château assume des formes fabuleuses et fantaisistes, riches en tours crénelées et façades à fresques, familières par l'iconographie.

Le Piémont, dans son catalogue de châteaux et fortifications, offre sans doute des exemples variés et significatifs. Inutile de nier l'importance de la voisine vallée d'Aoste, depuis toujours présente dans la culture piémontaise. Les mêmes Marches d'Ivréa, du Monferrato et le Duché de Milan se sont soulevés hors de leurs frontières, s'intéressant aux vallées du Canavèse et de Lanzo. Ces dernières, dans un contexte très différent des vallées de Suse et d'Aoste par leurs habitudes, leur culture et leurs usages, leurs pratiques artisanales et paysannes, vivent des conditions particulières à l'origine de situations tout aussi singulières.

Les Vallées de Lanzo ont historiquement vu leur frontière et limite surveillée à l'embouchure des vallées correspondant au pont sur la Stura. La vallée de Suse avait au contraire à cette époque, sa frontière déplacée sur les montagnes, restant ouverte sur la plaine. Ce n'est qu'au XVI^e siècle que la fortification d'Exilles fut construite pour barrer le passage dans la vallée.

Vers le XVII^e siècle, le « Ponte del Roc » de Lanzo Torinese sera à l'apogée de son usage qui ira en déclinant progressivement de la seconde moitié du XVII^e jusqu'au XIX^e.

Le pont, édifié vers la fin du XIV^e, est reconnu comme une œuvre intégrée dans le plus vaste système de fortifications du château, du bourg fortifié et des défenses externes afin de contrôler tout le trafic pédestre et muletier soumis au droit de péage.

En 1564, une ordonnance décrète la construction d'une porte sur le pont, porte qui devait servir à bloquer l'accès aux vallées durant la période où survinrent des cas de peste relevés dans le bourg. La

porte resta intégrée à l'édifice pendant quelques siècles, puis fut éliminée quand décrut l'intérêt pour le trafic.

Ces informations nous aident à comprendre dans quelle situation vivaient les gens habitant les vallées et combien étaient limités les contacts avec les populations voisines.

En remontant les Vallées de Lanzo vers le *Pian della Mussa*, on arrive à Balme qui doit probablement son nom au fait qu'en ce lieu, on trouve plusieurs roches en surplomb nommées *barmes* en patois local. Il n'est pas possible de préciser la date d'origine du bourg ancien. Il existait déjà sûrement au XIV^e siècle puisqu'on y fait référence dans les comptes-rendus de la Châtellenie de Lanzo à cette période.

La prononciation populaire « de barmis » est probablement reproduite sur les parchemins, traduite ensuite en « loco balmarum ».

Les origines de Balme sont pourtant bien plus anciennes. Silvio Solero dans l'Histoire Onomastique des Vallées de Lanzo écrit que le nom Venonio servait à une époque à identifier tout le Pian della Mussa et son évolution en Venoni ne servit plus ensuite qu'à définir l'Alpe et la Rocca. Le nom serait en effet à faire remonter aux Romains Vennonii qui possédaient depuis le deuxième siècle ce fond rustique. Il devait donc exister nécessairement aussi un petit village en aval.

Les Castagneri Ljinch

Durant l'hiver, l'habitat de Balme restait, pour quelques mois, enfoui sous la neige. Les habitants étaient parfois contraints de rester enfermés des jours entiers dans leurs maisons.

Pendant des semaines, le village ne pouvait plus communiquer avec les bourgades en aval et restaient donc sans possibilité de secours de l'extérieur. Chaque noyau familial devait faire des provisions en conséquence pour affronter les rigueurs de la mauvaise saison.

Outre les copieuses chutes de neige mettant les Balmais en difficulté, sur les rochers abrupts situés à l'arrière des habitations, se détachaient de violentes avalanches capables de ruiner aussi les maisons. Encore aujourd'hui, témoignant d'un péril jamais conjuré, restent quelques maisons, construites dans cette zone, présentant, tournés vers la montagne, de puissants éperons de pierre en forme de coin, édifiés pour dévier la violence de l'impact et sauver la construction.

Et c'est dans ce cadre insolite, qu'en 1959, un habitant décida la construction de sa maison et choisit de le faire en lieu sûr, à l'abri des risques d'avalanche. Le site qui se présenta, adapté au projet, est un éperon rocheux, à pic sur la Stura. L'idée, très hardie, donnait confiance à cause de la caractéristique du lieu, une roche solide sur laquelle constituer avec sûreté la fondation stable de l'édifice.

C'est ainsi que naquit le *Rociass* des Castagneri-Ljinch, habitation fortifiée, à mi-chemin entre la maison forte et le château rupestre, réunissant des caractères communs aux refuges et à d'autres constructions typiques de l'architecture médiévale.

Un bloc de pierre, muré dans la galerie de la construction présente l'inscription gravée : « 1591, a li 5 magio / me Jouan Castagnero / ho fato la pte casa / laus deo » (1591 le 5 mai / moi Jouan Castagnero / ai fait la présente maison / louange à Dieu).

En outre, les vieux guides touristiques des vallées rapportent l'existence d'un autre témoignage, singulier lui aussi. Il paraît que dans une des pièces de l'édifice étaient représentés sur fresques les portraits de ce Giovanni Castagnero et de l'un de ses fils. Même si cette information a été reprise dans des guides plus récents, elle n'a aujourd'hui plus aucun fondement. Il s'agit simplement, comme il arrive souvent, de dates copiées sans les vérifications d'usage. La mauvaise qualité du support pictural a probablement entraîné la perte des dessins comme cela pourrait venir de l'inattention de quelque « locataire » ayant occupé ces pièces au cours du temps.

Qui était ce « noble » Giovanni Castagnero, dit *le Ljinch*, qui, dans un site aussi pauvre, avec une intuition singulière, assumait la charge d'édifier une maison si grande, pouvant ensuite constituer un abri temporaire pour une grande partie des habitants de l'ancien village voisin ?

Quelle était, quelles étaient les activités qui lui permirent d'engager un nombre suffisant d'artisans en mesure de construire des façades murées à sec, d'environ 15 m de hauteur ? Quel était le rapport intéressant les parties quand le *Rociass* devint « condominio » pour les habitants de ce village menacé par les avalanches ? Quelle personnalité a pu alimenter l'imaginaire des générations suivantes, tant, qu'encore aujourd'hui à Balme, on en parle encore comme d'un personnage disparu depuis peu, encore en mesure d'être le protagoniste d'histoires fantastiques.

Les réponses probables, plus de quatre siècles après la construction de l'édifice, sont celles émanant d'une analyse systématique du bâtiment, étroitement liée à une recherche sur les personnages qui contribuèrent à son édification et vécurent dans l'extraordinaire « château ».

Les systèmes innovants de construction : assemblage des pierres, ossature des toits, emploi original du bois, peuvent nous faire remonter à l'immigration de populations issues des Bergamasques. L'usage particulier des clous trouve au contraire sa justification dans le transfert d'artisans cloutiers des centres de Pessinetto et Ceres dans la haute vallée. L'aspect grandiose de l'édifice laisse toutefois supposer, qu'à l'époque de la construction, une grande partie des habitants ont été impliqués dans les travaux, parfois à titre de simple main d'œuvre. Au-dessus d'eux, émerge pourtant la figure de *Ljinch* qui devait sûrement diriger ces travaux, imprimant à la construction de l'édifice une personnalité très éclectique.

Le nom de Castagneri apparaît avec les premiers témoignages documentés sur les habitants de Balme et les parchemins des comtes de la Châtellenie de Lanzo. Un Giovanni Castagnero vivait à Ceres dans la seconde moitié du XIII^e siècle et son nom est encore rapporté, avec celui de sa fille Perona, à l'époque des comtes de la Châtellenie de Lanzo de 1310-11. Apparaissent ensuite un Giacomo (1311-14), un Guglielmo (en 1308 et 1328) et, c'est avec peine que l'on peut reconstituer la descendance jusqu'à rejoindre ce personnage qui, plus que tous, a laissé sa trace.

Gianni (Jouanne) Castagnero *Ljinch* naquit à Voragno (Ceres) en 1550, il a des intérêts économiques dans de nombreuses forges des vallées ; doté d'une vive intelligence et d'esprit d'entreprise, il fit vite à s'enrichir.

En 1613, un document attestait que « déjà pour de nombreuses et nombreuses années », Giovanni Lenchio louait l'Alpe de la Ciamarella aux Abbés de San Mauro et il paraît que pour cette raison, il se serait transféré de Voragne à Balme. Le 12 décembre 1599, à Cirié, en présence de Tomaso Sorle, bourgeois et docteur ès lois en Lanzo, il achetait à Carlo Perrachio une partie de l'Alpe Venoni. La part restante avait été achetée par lui-même auparavant. Il échangea avec les consorts de la Mussa un terrain lui appartenant avec un premier dans la localité de Ginevro et un autre dans celle de Marmuttera sur l'Alpe de la Côte de la Mussa. Là, il fit construire une maison et une chapelle, source de litige avec les Abbés de San Mauro.

Giovanni Castagneri avait déjà acquis, après d'autres biens, les droits féodaux que les comtes Provana di Leyni avaient sur Balme. Cet épisode lui procura la possibilité de mettre en route d'importantes initiatives en faveur de la communauté de Balme.

En 1610, il obtint que le petit village soit décrété commune autonome en aliénation de celle d'Ala. En 1612, et sur déclaration de Mgr Carlo Broglia, il obtint qu'à partir du 12 janvier de l'année, l'église de Balme devienne paroisse. Avant ces dates, déjà, et encore plus par la suite, Gianni Castagnero endossa des charges de prestige dans l'administration de la commune. Ces faits, alliés à l'acquisition des droits féodaux, lui valurent la possibilité de se parer du titre de noble. Cette qualification, attribuée aussi à d'autres personnages illustres des vallées n'était pas sujette à prescription et permettait de s'honorer d'un blason de famille. Giovanni Castagnero mourut en 1643 à l'âge de 93 ans ; il est considéré, par ses différents mérites, comme le père fondateur de Balme.

Quelques récits populaires décrivent un Castagnero s'employant à frapper des monnaies d'or dans les officines secrètes de Balme et Voragno, ou bien se dédiant au métier de contrebandier, légendes peut-

être nées dans l'intention de justifier sa grande richesse. Aujourd'hui, son nom est lié à la grande maison du Rociass, telle qu'il la voulut, construite sur la roche solide et pérenne, à pic sur la Stura.

Les constructions à Balme

Remontons le temps et observons les noyaux d'origine du complexe d'habitation de Balme ; imaginons aussi d'éliminer les constructions plus récentes ainsi que les modifications liées à l'urbanisme des premières décennies du XX^e siècle, qui ont en partie bouleversé le centre du village ; il est possible de différencier deux typologies d'habitat : les maisons à caractère civil et les maisons rurales pour leurs activités. Les constructions d'habitat diffèrent peu de celles de la basse vallée, elles ont un dessin assez simple. Deux étages au-dessus du sol avec un toit à deux pans, un balcon parcourant toute la longueur de la façade la mieux exposée et de petites ouvertures.

À l'intérieur, les pièces, de petite taille, présentent aussi une distribution rationnelle. À l'extérieur, les murs sont crépis de façon grossière par application de chaux limitée aux murs les plus importants ainsi qu'au tour des portes et fenêtres. Les autres murs sont laissés avec la pierre apparente.

Les maisons rurales ont au contraire une apparence très différente. Elles sont adossées les unes aux autres de manière apparemment désordonnée et le toit toujours à deux pans, se prolonge en saillie par rapport à la façade. On parvient ainsi à couvrir les étroits passages entre les maisons en protégeant même le parcours lors des chutes de neige les plus abondantes.

L'inclinaison des toits recouverts de lauzes est d'environ 45° et cette pente accentuée est aussi utile pour protéger la grange et le balcon utilisé comme séchoir à la belle saison.

Les murs des maisons, tournés vers l'extérieur de l'habitat, et donc plus proches de la falaise rocheuse qui domine le pays, sont pourvus d'un éperon muré de pierre à sec. Sa pointe, tournée vers la montagne, est sensée dévier l'impact d'une éventuelle avalanche.

La maison rurale des alentours de Balme ne dispose pas plus de cinq ou six pièces distribuées sur un plan classique : au rez-de-chaussée, la cuisine et l'étable ; au premier étage, les chambres à coucher et, sous le toit, la grange. L'accès entre les étages se fait par des escaliers de bois assez raides et placés à l'extérieur de l'édifice.

Les greniers sont entièrement en bois, les poutres horizontales constituant la structure portante, sont encastrées aux extrémités des murs de pierre. Au-dessus d'elles, est disposé un plateau de planches d'une bonne épaisseur, mais de largeur réduite.

En 1867, Luigi Clavarino, dans son *Essai de géographie régionale statistique des Vallées de Lanzo*, fournit cette description des maisons aux alentours de Balme : « Pour la construction de maisons d'une telle simplicité, il n'est pas besoin de tout ce fatras de matériaux et de tout cet appareil de machines et de coffrage, nécessaire à l'érection des habitations que la salubrité, le luxe et l'art ont imposé aux mortels peu civils. Pierres taillées, dalles de pierre de 4 à 5 cm d'épaisseur, des poutres, des lattes de pin ou de mélèze, des planches ou panneaux de mélèze ou de châtaignier, un peu de chaux, beaucoup de sable et un cloutage rudimentaire, constituent l'ensemble des matériaux élémentaires pour construire une maison en milieu rural. Les pierres de 30 à 50 cm de long, sont récoltées dans le lit de la Stura ou préparées en brisant les roches de granit avec de puissantes masses de fer, puis en les réduisant au volume adapté par la mine. Les grandes dalles sont trouvées dans des secteurs plus élevés dans les massifs stratifiés, brisées à la mine et détaillées au burin.

On taille dans les bois communaux les plants de mélèzes nécessaires à la découpe des lattes et des panneaux pour les cloisons et la grange ; pour les poutres, on utilise de gros châtaigniers taillés sur des terres privées ; la chaux est traitée par les fourneaux de la vallée ou par ceux de Rivara en Canavese. Le sable est recueilli dans le lit de la Stura et les clous sont fabriqués en Val Grande, particulièrement aux forges de Pessinetto ; les ferrures des portes et fenêtres, les grilles et autres objets en fer sont aussi produits dans toutes ces vallées. Les travaux accessoires de menuiserie sont effectués sur place, tant pour les édifices civils que ruraux. Manquent toutefois absolument les cordages, le gypse et le verre.

Si on veut séparer le noyau central du développement urbain de Balme avec les références cartographiques, la base en est sûrement représentée sur la mappe de 1866 du Cadastre de Rabbini. Celui-ci est, de fait, le premier document cartographique officiel où apparaît en plan la voirie avec la distribution des maisons. En 1921, la révision de la mappe Rabbini est effectuée et la nouvelle mappe est adoptée comme cartographie officielle du Premier Cadastre du Royaume d'Italie. On devra attendre autant pour avoir le développement complet de la cartographie qui n'advindra qu'en 1974 avec la Mappe Cadastrale.

Le Rociass de Balme

On risque aujourd'hui de passer près de l'édifice sans remarquer sa présence, puisque du côté constitué par la façade donnant sur la route, ne ressortent pas les éléments le différenciant des autres groupes de maisons et édifices ruraux. La route carrossable utilisée aujourd'hui et qui canalise le trafic automobile, en a bouleversé l'approche par rapport à la structure ancienne, depuis l'époque de sa création jusqu'au changement d'organisation qu'elle a entraîné. En outre, l'édifice a été notablement compromis par le peu d'attention avec laquelle ont été effectuées les interventions de restructuration ainsi que par le choix inattentif des matériaux. On s'étonne toujours de constater comment le neuf peut tout supplanter, y compris l'amour du passé. En fin de compte, les édifices représentent ce qui reste des activités et de la présence de générations de femmes et d'hommes qui, entre ces pierres, avec leur présence, leur souffrance, leur travail et leur fatigue, ont contribué à la construction de la petite histoire de ce village.

La surintendance compétente a toujours posé, comme il se doit, une série de contraintes sur l'édifice, particulièrement sur la zone proche des fresques, mais dans le même temps, les propriétaires n'ont jamais reçu aucune aide. L'action du temps provoque à elle seule des dommages auxquels doivent s'ajouter ceux liés à la position géographique. Des saisons plus ou moins clémentes se sont succédé, ces dernières décennies ; les longs hivers et l'action du vent, la neige et la glace ont un effet mortel d'autant plus que se raréfient les travaux de réfection.

Approchons-nous du *Rociass* et tentons d'entrer dans son histoire. L'analyse de son évolution vers son aspect d'aujourd'hui nécessite quelques mises au point. De fait, il faut distinguer trois noyaux de formation. Le premier concerne la partie construite au XVI^e siècle. Le second est constitué de la partie centrale identifiable par la zone des fresques (XVII^e - XVIII^e siècle) et enfin le dernier comprend les constructions réalisées dans les années du XIX^e.

Le chemin muletier nous amenait avec peine du fond de la vallée jusqu'au *Pian della Mussa*. Parvenant sur le territoire de Balme, le terrain s'avérait assez plat dans un premier temps, puis, en se rapprochant, on distinguait un rétrécissement juste à l'endroit du village. Le chemin s'accompagnait à sa gauche du flux des eaux du Stura ; la rumeur augmentait d'intensité au fur et à mesure de la montée comme pour mettre en garde le voyageur. Plus on se rapprochait du village et plus le bruit augmentait. On était alors très proche de la cascade. La pente se faisait âpre et il fallait gravir un chemin toujours plus étroit. Arrivé à ce point, le voyageur s'arrêtait un moment, réaménageait la charge sur son dos ; il s'assurait que le suivant n'était pas en difficulté, avant d'affronter la dernière et rude montée. Nous aimons à penser que chacun, écartant un peu le couvre-chef ou le foulard pour mieux regarder, parcourait lentement du regard, depuis les roches solides placées devant lui, toute la façade jusqu'à son sommet où se trouvaient les petites fenêtres, façade qui se découpait menaçante.

Il était nécessaire de passer tout près de l'angle à la base de l'édifice pour accéder au village, passage obligé aussi pour ceux qui montaient à la Mussa. Il est possible de voir encore aujourd'hui les lieux ainsi décrits en se postant simplement au bord de la route et en regardant vers le torrent. Le chemin muletier conduisait ensuite au centre du village où l'on distinguait les étroits passages entre les maisons. On se trouvait alors à quelques pas du cœur du *Rociass*. Près d'une placette minuscule, l'on pouvait admirer les fresques et trouver la petite chapelle de Ste Marie de la Visitation. La chapelle, encore relevée par la Mappe Rabbini en 1898, a été démolie en 1909 afin de rendre ce chemin muletier plus praticable. D'autres édifices furent complètement ou partiellement détruits pour arriver à la situation actuelle, avec les travaux d'agrandissement de 1956 qui transformèrent le tracé pour le rendre complètement carrossable.

En parcourant cette route aujourd'hui, on regrette le charme d'une approche plus lente, pour qui montait à pied sous le *Rociass* dominant la vallée.

Tournons notre attention vers la partie la plus ancienne de la construction. Y apparaissent des éléments intéressants en regard de la distribution interne des pièces. Les études sur l'aménagement rationnel des pièces sont récentes et pourtant, au *Rociass* de Balme, de nombreux concepts liés à une fonctionnalité de distribution des espaces sont déjà mis en œuvre.

En parcourant le chemin muletier, après être passé sous cette façade impressionnante, on arrive près d'un passage sous la maison qui donne accès à un escalier gigantesque et imposant. Ces marches, construites en grosses pierres, permettent de franchir le dénivelé entre le niveau de la route et le plan des habitations ; elles amènent à un couloir, qui donne à son tour accès aux galeries et aux unités d'habitation.

La distribution interne

L'accès au grand escalier est devenu aujourd'hui compromis par les travaux exécutés sur une propriété privée. Il est aussi moins visible à cause du lavoir public construit en ciment, voici quelques décennies. Sur la droite, à l'embouchure de la rampe, on trouve une première pièce sûrement utilisée comme dépôt temporaire d'outils. Elle est de petite dimension et d'environ un mètre et demi de hauteur, elle peut aussi loger de petits animaux, mais son caractère essentiel est celui d'un entrepôt. À peu près au milieu de l'unique rampe, on trouve à gauche une porte à linteau. Pour entrer, il est nécessaire de se baisser pour accéder à une pièce destinée à l'abri du petit bétail. Quand on parvient en haut, on se trouve à l'exact milieu du corridor.

Le corridor, selon ses vastes proportions d'environ deux mètres sur deux mètres et demi de largeur, pouvait servir indubitablement au passage de charges encombrantes portées au dos avec les hottes. L'énorme espace à disposition sous le toit de l'édifice était destiné à abriter de grandes quantités de foin. Le faîte du toit couvert de lauzes se trouve juste en projection du corridor, en position longitudinale à l'édifice. L'accès à la grange se trouve au fond du corridor.

Les galeries (larges balcons ouverts) jouissent d'une superbe vue sur la Stura avec un à-pic impressionnant de plusieurs mètres. Cette partie est sûrement la plus riche de sens. Le sens d'une maîtrise totalement attestée ici sur la matière et la nature. Un sens absolu de sécurité grâce aux structures puissantes, alors que l'absence presque totale de protection (une paire de troncs à la section régulière placés comme seuls garde-fous) laisse imaginer comment, en ce lieu, on ne devait rien craindre, ni des hommes, ni de la nature.

Toutefois, tout en se trouvant à l'intérieur d'un milieu construit, on éprouve une impression véritable d'interpénétration avec l'extérieur où l'être est redimensionné à un rôle accessoire. Les sentiments que l'on peut y éprouver aujourd'hui sont sûrement les mêmes qu'autrefois et c'est à cet endroit précis que le fondateur a gravé une pierre encastrée dans le mur qui présente son nom et la date de finition des travaux.

Au-dessus de la galerie, à laquelle on accède directement depuis le corridor, se trouve une seconde galerie d'égales dimensions. Les pavages des deux espaces ouverts sur l'extérieur sont formés de planches de bois larges de 20 à 25 cm, soutenues par une ossature robuste en troncs de section régulière, d'environ 35 cm de diamètre.

Une petite fenêtre tournée vers la vallée était sûrement utilisée pour le repérage et la surveillance. L'ouverture est surmontée par un tronc qui sert à la répartition des charges selon la typologie des constructions en montagne, utilisant les matériaux les plus accessibles sur place, comme justement la pierre et le bois.

De la galerie, on descend par un escalier raide et plein d'embûches, à moitié taillé dans la roche vers deux espaces communiquant entre eux. Les deux pièces ont des ouvertures assez grandes, ainsi qu'un balcon, qui donnent sur le chemin muletier qui se trouve sur le côté opposé. La légende raconterait que, dans une de ces pièces, Giovanni Castagnero *Ljinch* battait sa monnaie. L'imagination populaire

justifiait avec l'activité de cette officine clandestine, l'énorme fortune que *Ljinch* avait réussi à accumuler.

Toujours depuis la galerie, on accède à une pièce de forme assez régulière et dont le mur principal est celui de la façade de l'édifice. En retournant vers le corridor, on se trouve face à l'entrée d'une unité composée de quatre pièces ; l'une d'elles offre d'impressionnantes dimensions et se trouve exactement en face de la dernière montée des marches du grand escalier. On peut penser que ces locaux, ainsi que ceux décrits précédemment, auraient constitué la résidence de Giovanni Castagnero. Dans ces pièces vécut un Castagneri dit *Péro l'Ros*, dont beaucoup se souviennent encore et qui partagea avec son ancêtre, non seulement le nom et l'habitation, mais aussi un génie s'exprimant par la réalisation de curieux petits objets d'usage quotidien.

Reconstituer la vie d'il y a quatre siècles à l'intérieur du *Rociass* n'est certes pas possible. Les légendes nées autour de la figure de son fondateur et de sa structure même sont pourtant encore en mesure de stimuler l'imaginaire des habitants de Balme et de quiconque s'approchant de la construction ou y pénétrant.

Depuis le corridor, on peut rejoindre d'autres unités d'habitation. Même si quelques interventions sur les murailles d'origine ont été réalisées à des époques successives, il est impossible d'affirmer si certaines de ces pièces étaient autrefois reliées au noyau de la propriété de *Ljinch*. Il est probable, en fait, que quelques portes de communication interne aient été murées, séparant les unités d'habitation ou bien qu'elles aient été retirées dans un deuxième temps. Pour pouvoir apporter des réponses, il faudrait effectuer des relevés et des sondages sur les murailles. Le *Rociass* a été soumis au cours des siècles à une fragmentation importante de la propriété et il n'est plus même possible de constater les formes originales et « juridiques » de son utilisation.

Au débouché du corridor, on trouve sur la droite un escalier de pierre soutenu par une assise robuste de troncs. C'est par cet escalier qu'on accède à la grange sous le toit. Les dimensions de cet espace sont équivalentes à celles du plan de l'édifice, mais la particularité extraordinaire de l'œuvre réside dans la longueur inusuelle de la poutre faîtière du toit. En effet, cette poutre est longue d'environ 25 mètres et répartit l'énorme charge constituée par le manteau de couvertures en lauzes. Il n'est pas possible de savoir si les râteliers actuels en bois, servant de division de propriété, étaient déjà présents du temps de *Ljinch*. Pour pouvoir apporter des réponses, il faudrait effectuer des relevés et des sondages sur les murailles. Le *Rociass* a été soumis au cours des siècles à une fragmentation importante de la propriété et il n'est plus même possible de constater les formes originales et « juridiques » de son utilisation. Au vu de l'énorme volume d'espace à disposition, il est permis de penser qu'il s'agissait justement d'une des parties assujetties à quelque titre de copropriété. Il était permis aux personnes venant se réfugier au *Rociass*, et portant avec elles des animaux et du petit bétail, de pourvoir à leur alimentation. Malheureusement, même en consultant les documents aujourd'hui à disposition, il n'est pas possible de définir à quel titre étaient faites les concessions et quels avantages le *Ljinch* en tirait.

À la sortie de la grange et en face du débouché externe du corridor, on trouve un petit espace face à une unité d'habitation composée de deux pièces communicantes qui jouissent de la vue sur la Stura. Sur la façade interne et protégées par un auvent du toit, se trouvent à hauteur d'environ 2 mètres du sol, des fresques d'une facture discrète. Les fresques sont peintes sur une façade qui se trouve à l'air, mais protégée par une portion d'auvent du toit. Dans les siècles passés, cette partie du toit n'a pas fait l'objet de réparations régulières. Le crépi dénonce des infiltrations d'eau qui en ont dégradé l'état de conservation. Pourtant la dégradation des peintures avant leur restauration n'était pas excessive, les fresques ayant peut-être trouvé dans cette position abritée un juste degré d'humidité et de température, grâce aussi à un fond et une pellicule picturale de bonne facture.

Il s'agit de quatre planches qui représentent la Vierge avec le Christ en croix, datée 1631 ; la déposition du Christ de la Croix dans le Saint Suaire, datée 1641 ; le baptême de Jésus Christ, daté 1697, enfin la décapitation de Saint Jean Baptiste, non datée.

La mort de Gianni Castagnero survint en 1643. Les deux planches postérieures à cette date ont donc été commandées, selon le credo de *Ljinch* qui était le suivant : même après le passage des années et la mort du fondateur, on peut montrer une continuité avec le passé et en témoigner.

Il n'est pourtant pas possible d'écrire sur le sujet des utilisations des espaces communs et si, avec eux, ont été maintenues obligations et avantages dans les échanges avec les habitants de Balme.

Les peintures, après des années de total désintérêt et d'abandon, ont fait l'objet d'interventions par l'administration communale. Les techniciens ont proposé et choisi la voie d'une restauration conservatrice. Les travaux ont été consignés, les œuvres restituées à la communauté à l'occasion des festivités en l'honneur du quatrième centenaire de la fondation de l'édifice.

Non loin de la zone des fresques, nous nous trouvons dans le noyau central du *Rociass*. Dans cette partie, on peut noter les accès aux étables et bergeries, souvent les mêmes, qui s'intègrent aux habitations selon un usage très répandu dans les constructions rurales où l'homme partage les espaces avec les animaux pour atténuer les effets de la rigueur hivernale. Des escaliers de petite dimension conduisent au contraire aux celliers et caves enterrés. Ils sont en nombre réduit à cause du caractère rocheux du terrain sur lequel s'appuie la construction. Toutes les pièces décrites ont la particularité de ne pas être au même niveau, la construction devant épouser au plus près le cours du terrain. De fait, on trouve dans plusieurs pièces des affleurements rocheux émergeant tant dans le pavage que dans les murs. La position du grand escalier d'entrée, celle du corridor, l'emplacement de l'accès à la grange et aux unités d'habitation, aux celliers, aux étables et bergeries, peut être lue comme la nécessité absolue de liberté de mouvement à l'intérieur de la construction et ce en n'importe quelle saison. Lors des longs hivers, la quantité de neige tombée, ou pire, l'avalanche, empêchait toute activité à l'extérieur. Quelques habitants de Balme pouvaient continuer à les pratiquer, même de façon réduite, à l'intérieur du *Rociass*.

La grande quantité de locaux à disposition laisse supposer en outre que des utilisateurs extérieurs pouvaient bénéficier de ces aspects pratiques. Avec le temps, certains locaux furent voués à des fonctions liées à une résidence permanente et virent leur usage évoluer.

De l'espace situé face aux fresques, on descend par un petit escalier ou bien par une rampe inclinée vers la place de l'église de Sainte Marie de la Visitation. La construction n'existe plus, comme dit plus haut, car elle fut démolie en 1909 avec l'élargissement du chemin muletier montant au *Pian della Mussa*. D'après les plans qui la figurent encore, on imagine une construction de dimensions réduites, à la base rectangulaire avec un vestibule bien marqué. Elle assumait essentiellement la fonction de chapelle du « château ».

Les édifices de la zone voisine de cet espace occupé par la petite église font partie du « noyau central » du *Rociass*. Ce sont des constructions édifiées vers 1700-1750 et, par la typologie des matériaux de construction, elles se différencient de la partie d'origine. Il ne nous est pas donné de savoir si la postérité de *Ljinch* poursuit les rapports initiés par le fondateur avec les habitants de Balme. Néanmoins, il apparaît clairement que, depuis cette époque et par la suite, toutes les constructions adossées à la première sont des habitations permanentes, conservant toutes les typologies et affectations nécessaires à la pratique des activités du cycle paysan.

Les maisons du second noyau d'expansion situé à l'amont ont été encore plus clairement construites en ce lieu pour bénéficier de la sécurité désormais reconnue du site. Là non plus, il n'est pas donné de savoir au titre de quelle concession, d'autres maisons ont pu être construites. Des nécessités familiales ont peut-être à l'origine imposé ces agrandissements. Les dernières habitations, très proches de la belle cascade de la Stura, sont les plus récentes. Édifiées vers 1750-1800, elles gardent un rôle d'édifices sûrs, eux aussi construits sur de la roche solide, avec des terrasses aménagées sur des murs de pierres montées à sec, tournées vers le cours d'eau.

On peut remarquer sous le *Rociass* les restes d'une paire de petits édifices qui étaient des moulins, exploitant justement la vitesse de l'eau. On trouve à côté d'eux des meules abandonnées, sans usage désormais, depuis des décennies, mais qui témoignent de l'activité artisanale.

Le reste fait partie de l'histoire récente. Les événements qui ont bouleversé le petit village au siècle dernier ne sont pas différents de ceux de tant de communes des vallées de montagne. Vie pauvre, basée sur une chiche agriculture et un pastoralisme, qui a subi les vicissitudes des guerres, de l'industrialisation de la basse vallée, de la dépopulation jusqu'à la lueur d'un retour d'intérêt avec une veine touristique retrouvée récemment. Peut-être trop peu pour un village, qui avait souvent vu, en des

temps meilleurs, des personnages célèbres se rendre jusque là-haut, à travers les pierriers, pour la chasse au chamois, et accordé l'hospitalité à d'illustres vacanciers comme Pascoli, la Duse et Marconi.

(Suite au prochain numéro).

Le Ruciàss, une légende balmaise

Licinio Zanellato

Il existe, dans toutes les légendes locales, ce grain de fantaisie qui les rend fabuleuses et passionnantes et je veux, moi aussi, mettre un cadre doré à une légende de la vallée.

En 1314, le pape Clément VI et Philippe le Bel, roi de France, avec l'impossibilité pour ce dernier d'honorer les dettes contractées, décident ensemble de supprimer l'ordre des Chevaliers du Temple, les Templiers. Cet ordre, créé initialement pour la protection des routes qui conduisent au Saint Sépulcre, était devenu en l'espace de quelques siècles d'une puissance telle qu'elle effrayait et dérangeait tant le roi que les papes. Leur siège était le temple du roi Salomon d'où leur nom de « Templiers ».

Indubitablement, l'ordre fut exécuté avec tant de zèle que de nombreux chevaliers furent d'abord emprisonnés, puis après un procès sommaire et partial, condamnés au bûcher. Nonobstant le zèle du roi et du pape, un nombre important de chevaliers réussit à mettre en sécurité ce que le roi cherchait avant tout : le trésor.

Vers 1530, et même avant, dans quelques villages de notre arc alpin, apparurent ça et là des hommes très riches qui élargirent et contribuèrent à la subsistance morale et matérielle du lieu où ils s'arrêtaient. Il paraît qu'à cette période à Cantoire, un certain chevalier Bretonne s'était construit un « château ». Ce chevalier subit pourtant quelque infortune puisqu'il fut tué dans une embuscade tendue pour le voler au lieu qui porte encore aujourd'hui son nom, le *Roc Bertùn* à Funghera. Bertùn vient probablement du nom Breton adapté en piémontais.

Il est aussi possible que soit disparu en Val d'Ala un homme venu des Alpes du Nord. Quelque descendant, établi à Balme dans les siècles suivants, devint puissant, construisant d'abord une chapelle, puis sa propre demeure au sommet du village en un point solide, appelé encore *Ruciàss*. Il était tellement riche que les habitants du lieu allaient jusqu'à penser qu'il avait trouvé quelque filon d'or dans la vallée.

Le temps passa et le petit village de Balme vécut dans la tranquillité, hors des ennuis politiques et belliqueux qui sévissaient dans les plaines voisines, bien que restant toujours sous la juridiction d'un comté ou d'un autre.

En 1697, un Balmais au brillant sens artistique apposa sa signature sur quelques fresques encore visibles sur une paroi latérale à l'entrée du *Ruciàss*. Ce Balmais émérite signa du nom de Joanni Castagnerus, nom sûrement latinisé par la religion pour qui voulait en changer.

Nous pouvons considérer ces trois premières œuvres comme de véritables tableaux d'autels. La première est une crucifixion stylisée avec d'heureuses touches artistiques. La seconde est une déposition de croix, encore réalisée d'une façon inspirée, avec une beauté particulière dans l'harmonie des couleurs ; en l'observant attentivement (ainsi que les autres), on peut noter des traits physiques particuliers encore présents chez les habitants de Balme. La troisième nous montre un séduisant baptême, avec un Saint-Jean majestueux, représenté avec une recherche raffinée des détails. À la suite de cette fresque superbe, on en trouve une quatrième, plus complexe et symbolique, comme tendant à masquer les trois premières : une initiation rosicrucienne.

Les Rose-Croix avaient pour vocation à perpétuer la doctrine spirituelle des Templiers. Leur but était celui d'une élévation morale et spirituelle de l'homme. Dans ces lambeaux de fresque (ainsi nommés, car très probablement, le dessin se poursuivait au-delà de la limite actuelle) on note l'échange

symbolique de consigne, le véritable acte initiatique, un jeune est amené à la table des convives alors qu'un vieillard reste sous les gradins.

Il s'agit d'une symbolique où la continuité de la tradition est transmise de bouche à oreille, de l'ancien au jeune. Chaque convive a devant lui une branche d'acacia et une rose, elles aussi expressions d'une forte symbolique ; les convives sont au nombre de neuf comme l'étaient initialement les chevaliers du Temple. Les marches qui séparent les convives des initiés sont au nombre de cinq, chiffre emblématique pour parvenir à la maîtrise initiatique. Toute la fresque est une succession de symboles que seul un véritable connaisseur des lumières rosicruciennes, ce qu'était à l'évidence Castagnerius, pouvait comprendre et interpréter, immortalisant sur ces murs un témoignage de la vie à Balme d'hommes de génie et de profondeur d'âme.

On pourrait encore ajouter beaucoup de détails, mais en terminant, je veux souhaiter que tout ce trésor soit protégé pour garder ce splendide message qu'un certain Joanni Castagnerius a voulu nous transmettre, élevant le *Ruciàss* à hauteur de légende, peut-être la maison de son aïeul d'au-delà des Alpes.

L'abbé Garino : la triste aventure d'un prêtre sorcier

Maria Teresa Serra et Gianni Castagneri

En l'année du Seigneur 1713, l'abbé Gio Paolo Garino, de Castellamonte, fut invité à guider la lointaine paroisse de Balme, pauvre communauté de montagne. C'est à cette année que remonte la construction du pont en pierre de *Bogone* encore existant.

À la date du 12 octobre 1719, se soumettant aux contraintes du gouvernement, Balme et Chialambertetto instituèrent la Congrégation de Charité afin de réorganiser les prérogatives sociales des ecclésiastiques qui, depuis le Moyen Âge, s'occupaient des pauvres et des malades par tradition. La Congrégation qui restera active jusqu'en 1927 aura pour charge de porter remède à une mendicité galopante: La gestion du secours aux nécessiteux fut confiée aux seules communautés locales qui, dans notre cas, retinrent d'après la délibération des officiels de charger ce « Secrétaire et Député des pauvres infirmes et des pauvres misérables, Mr D. Gio Paulo Garino Castellamonte curé », évidemment la personne la plus instruite du village.

Nous sommes dans les années où les changements politiques et territoriaux, qui amèneront en 1720 à la transformation du duché de Savoie en Royaume de Sardaigne sous la conduite du roi Vittorio Amedeo II de Savoie, ne semblent pas concerner le sort de ces populations tenaillées par bien d'autres problèmes.

En 1720, les gens sont alarmés par la présence d'un officier et d'une garnison de 21 hommes en garde de la salubrité, vu les circonstances qui voient éclater en France une épouvantable épidémie de peste. Cette mesure est la conséquence directe des rapports habituels avec les habitants de l'autre côté des Alpes. Il ne nous est pas donné de savoir avec exactitude quels antécédents facilitèrent l'évolution rapide de la situation, mais des accusations imprécises de sorcellerie conduisirent à l'arrestation du curé de Balme en septembre 1720. Toutefois, quelques documents d'époque conservés aux archives d'état de Turin nous permettent de faire un peu de lumière sur ce que l'on pourrait définir comme les *ordres d'inquisition*.

Alors que désormais les temps obscurs de la chasse aux sorcières semblent arriver à leur fin après qu'aient été brûlées au bûcher une quantité impressionnante de pauvres femmes provenant presque toujours des couches sociales les plus indigentes, voici le texte du document, réponse à la supplique de Michele Giuseppe Giorgio retenu complice de Garino.

(Texte ancien et que nous n'avons pas été en mesure de traduire).

Nous ne disposons pas de nouvelles ultérieures concernant le sort réservé à Giorgio et au jeune neveu du curé. Nous savons par contre que Garino, probablement soumis à des interrogatoires et tortures interminables, fut évidemment jugé coupable en 1723, traduit comme prisonnier et mentionné comme

« fou furieux » dans les prisons de Forte de Ceva où les frais de sa détention furent payés par l'archevêque de Turin jusqu'à 1725, probable année de son décès. Le Fort de Ceva, dont subsistent encore quelques ruines, fut réalisé sur les rochers dominant la ville fortifiée dès 1560 selon la volonté du Duc Emmanuel Philibert de Savoie et dont les travaux se terminèrent sous Charles Emmanuel. La forteresse avait une forme quadrangulaire et était ceinte sur trois côtés de puissants bastions protecteurs, dominant à pic la ville basse où se tenaient casernes et logements.

Elle demeura inexpugnable pour de longs siècles et y servit aussi de prison à des personnages illustres dont le philosophe Pietro Giannone (1738-1744). Elle fut détruite par les Français après le traité de Cherasco et la victoire française de Marengo.

À Balme, l'on raconte souvent des histoires de « *masques* » ou bien d'« *apparition des masques* », elles sont souvent synonymes de tribulations et de souffrances analogues à celles que dut subir le pauvre Garino, il se transmet ainsi une histoire qui comme un fait exprès concerne un prêtre.

Nous ne sommes pas en mesure de remonter à la source de cette légende, mais il paraît – comme cela se dit encore - qu'un tel qui passait l'été au lieu-dit « *Tchavanàtess* », un peu avant de parvenir au *Pian della Mussa*, sur la partie du sentier où l'on voit encore les restes d'une ruine rustique, en voyait chaque jour vers le crépuscule un chat qui tentait de l'ennuyer. Pourtant sans céder à la peur, mais évidemment troublé par l'insistance de cette présence, il décida un soir de prendre son arquebuse et de tirer contre cet animal si persévérant. L'explosion fit s'enfuir le chat en claudiquant, mais le lendemain quand l'homme se rendit au village, il s'aperçut que le curé, probablement auteur de mystérieux sortilèges (la physique) se trouvait, bien en évidence, avec un bras en écharpe.

Les vacances estivales de Fabrizio de André au Pian della Mussa

Gianni Castagneri

Que Balme, au cours de son histoire, et surtout pendant les cent cinquante dernières années, ait accueilli une longue série de personnes illustres y ayant séjourné plus ou moins longtemps, est une chose notoire.

La présence de gens connus, artistes, poètes, hommes politiques, alpinistes de valeur, personnalités de la famille royale, acteurs et encore bien d'autres, est souvent relatée par les chroniques de l'époque et attestée par les signatures laissées sur les registres des hôtels et en particulier celui de l'hôtel Camussot.

Il est difficile de savoir ce que ces séjours ont laissé dans le cœur de ces personnalités et surtout s'ils les ont influencées dans le cours de leurs activités. Nous voudrions pour notre agrément pouvoir le croire, penser que cela ait servi à plaider des causes pour le développement du pays ou au moins, qu'au fruit de leurs actions, on puisse en déceler quelques traces rappelant, même vaguement, le séjour à Balme. Il serait bien que chacun d'eux soit devenu ambassadeur vers le monde de la beauté de nos paysages, de notre culture, de nos particularités et peut-être même de nos problèmes.

Nous ne pourrions malheureusement jamais prendre la mesure effective de telles influences, même si dans ce cas, nous pouvons relever une considération désabusée : la présence d'un personnage illustre ou influent atteste du prestige et du charme d'un endroit, qui en vérité n'est fréquenté par des gens célèbres que s'il a déjà par lui-même acquis une certaine importance. C'est un peu comme le chien qui se mord la queue, mais en résumé, c'est la formule à suivre pour aspirer à l'obtention de résultats touristiques positifs. Qui s'occupe de tourisme sait que les gens vont là où vont d'autres gens, et même les personnalités n'y échappent pas.

Avec la fin de la dernière guerre, l'affluence touristique subit aussi des changements transformant un phénomène élitaire en mouvement de masse. C'est en ces années de transition qu'un adolescent, Fabrizio de André (1940-1999), futur chanteur compositeur, se retrouve à fréquenter régulièrement notre secteur avec sa famille. Il est le second fils d'une famille aisée. Son père est un professeur

antifasciste réfugié dans la campagne près d'Asti pendant la guerre et qui, par la suite, retrouvera sa charge de vice syndic à Gênes pour quelque temps.

Luigi Viva, auteur du livre « Pas pour Dieu, mais encore moins par jeu » (Feltrinelli 2000) rapporte les propos de Fabrizio de André dans une interview : « Je dois dire que notre enfance a été heureuse (...). Après l'école, nous passions un mois de mer à San Nazzaro, un mois de campagne à Revignano d'Asti et enfin, on allait en Val de Suse (sic) à un endroit nommé *Pian della Mussa*. » Au-delà de l'inexactitude concernant l'indication de la vallée, nous trouvons un autre témoignage qui confirme sa présence dans un livre de Guido Harari « Fabrizio de André », une biographie en paroles et images, une goutte de splendeur » (Rizzoli 2007). Ce livre contient une belle photographie de 1948 où Fabrizio apparaît avec son frère et quelques amis à la Gorge de Mondrone, de retour d'une promenade à la recherche de champignons.

Fabrizio manifestera à cette époque une obsession pour les vipères, comme le raconte Luigi Viva : « De retour des vacances en Val de Suse, Fabrizio fut pris de la psychose de la vipère. Il était littéralement terrorisé, il pleurait toute la journée et ne voulait pas aller dormir le soir, car il craignait qu'il y ait une vipère sous le lit. De retour à Asti, sa grand-mère Rita convoqua un médecin qui lui administra des pastilles jaunes, les « pilules anti-vipère » (c'étaient de simples boulettes de pain recouvertes de poudre de réglisse). C'est ainsi qu'il réussit à se libérer de ce problème. »

La coutume de ces vacances montagnardes sera interrompue à la fin des années 40 quand la famille s'établira définitivement à Gênes. Adulte, Fabrizio de André persévéra encore dans sa passion marquée pour la nature et les espaces ouverts jusqu'à s'établir dans sa maturité en Sardaigne où il dirigera un domaine avec sa compagne Dori Grezzi.

Dans les textes mêmes de ses chansons, on trouvera souvent une alliance équilibrée entre l'amour de la nature et le respect de la personne humaine, bien qu'il soit difficile d'y repérer des traces de ses juvéniles séjours à Balme. Il est curieux de noter que dans ces mêmes années, un autre jeune d'Asti, futur auteur de chansons à succès pour lui et d'autres artistes, devenu par la suite célèbre auteur compositeur, passera aussi ses vacances à Balme. Il s'agit de Paolo Conte qui, lors de l'été 1970, y fera un retour pour de brèves vacances où il égaiera les soirées des touristes et vacanciers dans le salon de l'hôtel Camussot.

Les pivoines de San Giovanni

Ariela Robetto

Les historiens Giovanni et Pasquale Milone, dans leur étude relative aux vallées de Lanzo, écrivaient en 1911 : « *Il y a une cinquantaine d'années, à Balme, il était encore d'usage d'orner l'extérieur de la chapelle de la Visitation avec des feuillages et des fleurs, en particulier des pivoines sauvages, que l'on nomme ici fleurs de la Saint Jean ; sans oublier d'élever près de cette même chapelle une sorte d'arbre de cocagne, paré de fleurs et de rubans.* » Le culte voué au Baptiste devait être particulièrement pratiqué depuis le temps de sa fondation puisque celui qui peut être considéré comme l'ancêtre des Balmais, Gioanni (Jouan) Castagnero *Ljintch*, portait le nom de ce saint.

La chapelle de la Visitation de la Vierge Bienheureuse ou de Saint-Urbain fut construite en 1608. En 1674, comme l'atteste la visite pastorale de l'archevêque Mgr Michele Beggiamo, elle était fermée devant avec des grilles. Elle présentait une icône peinte sur le mur et appartenant à la communauté. Elle se situait au *Gouïèt*, près d'une place minuscule d'où l'on pouvait admirer les fresques du *Rouciàss*. Encore relevée sur la mappe cadastrale Rabbini en 1898, elle fut démolie en 1909 pour permettre la construction de la route carrossable permettant un accès direct au *Pian della Mussa*, avant d'être reconstruite à son emplacement actuel. Apparaît sur les plans une construction aux dimensions réduites, au plan rectangulaire avec un portail d'accès bien marqué. Elle assumait probablement la fonction de chapelle du « château ». La madone de la Visitation, dans les Vallées de Lanzo, est encore vénérée comme la Madonne du Vent, *Madòna dou vânt*, à Meca, hameau de Monastero de Lanzo, Oviglia, hameau de Lanzo et Candelia, hameau de Chialamberto.

C'est aussi la prérogative de Saint-Urbain, invoqué à Balme comme protecteur contre le vent et les intempéries, probablement associé à la Vierge de la Visitation après la fondation de la chapelle.

La tradition de l'arbre que les frères Milone définissent improprement comme étant « de cocagne » doit probablement remonter à la tradition des dits « mages » considérés comme des êtres vivants à qui on attribuait anciennement le pouvoir de faire tomber la pluie, briller le soleil, multiplier les troupeaux et les brebis et faire accoucher heureusement les femmes. Les arbres étaient dressés sur les places, devant les demeures des nobles et à la porte des chapelles en mai (tradition encore vivace à Balangero, près de l'oratoire de San Vittore pendant la fête des conscrits, ou bien aux fêtes de Saint-Jean-Baptiste (autrefois au solstice d'été) ou bien encore à la mi-août (usage respecté à Cens pour l'Assomption).

La coutume de décorer l'arbre avec des fleurs et des nœuds remonte à des temps très anciens : on la retrouve en Grèce où sur un pin sacré on suspendait des bandes de tissu et des instruments semblables à des castagnettes pour le culte voué à Dionisos ; dans la cité romaine de Pompéi, était paré un myrte avec des rubans, emblèmes dionisiaques, un aspersoir, un simulacre du dieu. Dans les Vallées de Lanzo, la tradition du rameau orné de *bindej* et fixé dans le pain de charité, est encore présente dans de nombreux villages. Ainsi à Cantoire subsiste l'usage de porter tout au long du village au carnaval, un arbre de houx paré de rubans et de friandises et de le laisser exposé du 6 janvier au mardi-gras.

La pivoine qui embellissait la chapelle se nomme à Balme *piouna* ou bien *fiou at San Gian*, parce qu'en juin, elle est en pleine floraison au moment de la célébration du Baptiste. Vers le milieu du XIX^e siècle, les plants de *pivoine voyageuse* devaient encore être assez répandus, puis la récolte abusive a commencé à réduire leur nombre. Les auteurs écrivant sur les Vallées de Lanzo ont commencé à s'en préoccuper et à dénoncer leur disparition. Philippe Villano, dans un texte publié par le CAI en 1904, notait : « ... la pivoine *voyageuse* dont les énormes et admirables fleurs roses reconnues jusqu'à être remarquées des montagnards . Elles embellissent en juin et juillet les ressauts de la rive gauche du torrent dans la partie supérieure du ravin où celui-ci s'ouvre et s'évase vers le *Pian della Mussa*. Elle ne se trouve pas qu'en ces lieux, mais reste néanmoins très rare. »

Toujours dans le même volume, le botaniste Flavio Santi insistait sur la rencontre possible, entre les pierres, de la désormais rare *pivoine voyageuse* à la remarquable fleur carmin. Avec la Sacra de San Michele, ce sont les seules localités du Piémont où croît encore cette belle espèce. Au *Musiné*, où elle existait autrefois, elle est maintenant disparue. Don Secondo Carpano dans son étude en 1931, confirmait les écrits de Santi et Mgr Silvio Solero, en 1955, relevait, dans la flore du Val d'Ala, les pivoines voyageuses, désormais très rares ». La présence de pivoines à Balme fut ensuite décrite avec soin dans l'étude d'Ariello Rosenkrantz et Tosco en 1974 : ils y spécifièrent trois localisations très rapprochées sur la rive gauche de la Stura (déjà indiquées en 1904) ; dans la province de Turin, on signale aussi la présence de la fleur en Val Sangone, près de Trana, et en Val de Suse, près de la Sacra San Michele.

En 1984, Aldo Chiariglione notait : « Dans la haute Vallée d'Ala, entre des mélèzes clairsemés et des pâturages pierreux, croît la *paeonia peregrina*, espèce remarquable pour ses grandes fleurs rouges. Par l'attention dont elle a toujours fait l'objet et les récoltes qui en ont été faites, cette plante a disparu de nombreux villages de l'Arc Alpin où elle était présente et où elle s'est donc raréfiée.

Actuellement, en Vallées de Lanzo, la fleur est présente en petit nombre sur le territoire de Balme à l'emplacement déjà indiqué près du *Pian della Mussa* et dans le Vallon Paschiet.

Selon la tradition, le nom de pivoine vient du nom Péon, médecin des dieux grecs. Homère dans le cinquième chant de l'Iliade indique qu'il soignait avec cette plante une blessure du dieu Pluton, frère de Jupiter et roi des enfers, lequel avait été blessé par Hercule lors de son douzième travail. Pour le récompenser, le dieu lui fit don de l'immortalité en le transformant en fleur de pivoine, fleur jouissant d'une grande renommée puisqu'elle était seule cultivée sur l'Olympe, la montagne des dieux.

Elle est retenue après des Grecs et des Romains comme plante médicinale à utiliser en cas d'épilepsie, d'insomnie et pour la guérison des plaies infectées. Sa récolte se poursuivit dans ce but au cours des siècles. C'est justement ces propriétés curatives (on affirmait qu'en mâchant un rhizome de la plante, on arrêta les crises d'épilepsie), outre la beauté de la fleur, qui ont amené à sa récolte démesurée et au risque de son extinction.

Aujourd'hui, bien que ses propriétés antispasmodiques soient reconnues, elle est utilisée avec beaucoup de précaution, car elle s'est avérée très toxique.

Inutile de rappeler l'interdiction absolue de sa récolte : on peut profiter de ces fleurs merveilleuses sans qu'il soit nécessaire de se les approprier pour les voir se faner rapidement dans un vase. Nous sommes les hôtes de la terre et non les patrons de la planète.

Humbert de Savoie, prince de Piémont à la rencontre des Balmais

Claudio Santacroce

Vers la fin de 1926, S.A.R. Humbert de Savoie, Prince de Piémont accomplit une visite privée et inattendue à Balme. La nouvelle de l'événement fut par contre rapportée sur l'hebdomadaire édité à Cirié, « il Progresso del Canavese » n° 49 du 10 décembre.

« Jeudi 2, hôte illustre, S.A.R. le Prince de Piémont a voulu honorer Balme d'une brève visite dans un strict anonymat. S.A.R. arriva chez nous vers 16 h et, une fois l'automobile laissée à l'entrée du village, (où il parvint grâce à la diligence des communes ayant pourvu avec beaucoup de diligence au dégagement de la neige), il poursuivit à pied avec sa suite jusqu'à l'hôtel Belvédère propriété de Mr Stefano Bricco, maire de la commune. Personne n'eut conscience de recevoir une personne si appréciée et de haut rang puisqu'elle resta inconnue jusqu'au moment de son départ.

À peine avait-il été reconnu par certains que la nouvelle se répandit à travers le village et tous accoururent pour lui souhaiter personnellement la bienvenue et improviser une petite démonstration de reconnaissance envers cet hôte estimé. Mais hélas, il était trop tard : ce prince aimé et souriant était déjà reparti pour la ville. Le soir, dans les hôtels et dans les familles de nos montagnards patriotes, si pleins d'affection pour la Maison de Savoie, on ne parlait pas d'autre chose. Tous étaient heureux de la visite reçue, mais au regret de ne pas avoir pu un seul instant montrer leur sympathie et leur dévotion au futur Roi d'Italie. Et partout la même demande : viendra-t-il encore une fois ? Viendra-t-il pour les prochaines courses de ski ?

Il semble que S.A.R. ait manifesté à quelqu'un son projet de revenir et cela fut un vrai réconfort pour la population. À son retour, dans les communes de Mondrone et d'Ala di Stura, reconnu et salué par plusieurs personnes, il répondit avec son habituelle courtoisie, laissant à tous la vive satisfaction de voir ce prince aimé venir dans notre vallée.

Nous aussi, dans ces colonnes, remercions l'auguste Prince et faisons vœu qu'il nous honore encore de nombreuses et longues visites. »

Quelques mois plus tard, le 14 mai 1927, le Prince rencontra encore quelques Balmais. Cela se passa au Théâtre Carignano de Turin, pour « L'exposition piémontaise du costume », jumelée à « L'exposition de la mode ». L'initiative venait de l'Association de Prévoyance des Artistes, présidée par le célèbre sculpteur Leonardo Bistolfi. La soirée prévoyait la présentation des modèles réalisés par de grands couturiers turinois, un spectacle de théâtre avec des acteurs célèbres, Elsa Merlini et Aristide Baghetti, ainsi qu'un défilé de costumes populaires des vallées alpines du Piémont et du Val d'Aoste. Assistèrent à la soirée, outre le Prince de Piémont, la Princesse Adélaïde de Savoie-Carignano, Philibert, duc de Pistoia, Adalbert duc de Bergame, le gouverneur de Somalie Cesare Maria de Vecchi. Les Vallées de Lanzo étaient représentées par les groupes de Ceres, Ala et Balme. Le 16 mars, le quotidien turinois « Gazzetta del Popolo » notait : « Rappelons que l'autre soir, le groupe des montagnards de Balme en costumes fut reçu par le Prince de Piémont dans la loge royale. L'épouse du maire de ce centre alpin pittoresque offrit au Prince un bouquet de fleurs cueilli dans les prés et sur les plateaux de cette belle zone de montagne ».

Cette femme était Antonia Drovetto, épouse du maire Stefano Bricco Camussòt.

La Stèila

Gianni Castagneri

Pendant longtemps, le charme d'un curieux phénomène naturel est resté pour moi une énigme. Enfant, puis adolescent, je passais quelques jours en alpage chez mes grands-parents maternels, me retrouvant immergé dans un monde un peu à la conjonction du Moyen-Âge et de la modernité. Dans les maisons de la *Coumba* et du *Pian dla Trint*, stations intermédiaires de la transhumance estivale, je prenais contact avec des aspects de la vie qui seraient vite remplacés par des souvenirs de sensations d'abandon, et finalement par de pitoyables images de ruines. Ce n'est que beaucoup plus tard, que piochant dans ce vécu pour y retrouver sens et questionnement, émotions et souvenirs, je tenterais, probablement avec quelque parti pris, de transmettre quelque chose à la postérité, avec le souhait qu'au moins quelqu'un y porte quelque intérêt.

Aucune parole, aucun dessin ne pourront jamais restituer l'odeur du carbure utilisé pour l'alimentation des lampes, ou même l'effluve qui vous accueillait à chaque transhumance lors de l'approche de l'étape suivante, mélange de végétation et d'exhalaison du sol dans une combinaison variant d'un lieu à l'autre. Sans oublier les impressions particulières liées au fait de rester enfermés pendant les averses d'été, serrés autour de la cheminée, ou bien les humides matinées d'été quand, sous les couvertures, on apercevait le brouillard cherchant à s'infiltrer par les larges fissures de la porte.

Et les saveurs inoubliables de la crème récoltée sous le couvercle de la baratte (*lou bouèrou souta aou cuvèrquiou*) de la ricotta liquide (*lou varcòl*) plongée dans l'eau du canal (*la roia*) et tournée jusqu'à son refroidissement avant d'être consommée avec la polenta. Sans parler du riz au beurre noir, avec la tomme, et qui, là-haut, loin de la culpabilité vis-à-vis d'un cholestérol aux aguets, semblait encore meilleur.

Comment oublier, après être descendu avec l'âne chargé de beurre et de tomme pour les clients habituels, le retour sous le soleil cuisant d'après-midi, avec les provisions nécessaires aux jours suivants. Ou encore les soirées passées à écouter une radio grésiller des programmes musicaux sur onde courte (je me souviendrai toujours de Radio Lubiana). Tout cela tenait à la fois d'une collaboration aux activités des grands-parents et de l'initiation aux règles rudes de la vie en montagne. Je me trouvais souvent immergé dans des récits de vie passée, dans des narrations concernant des personnages quasi légendaires mêlés à la connaissance des nouvelles ordinaires de la vie quotidienne.

Il m'arrivait souvent d'accompagner les troupeaux au pâturage, c'est à l'une de ces occasions que mon grand-père *Neti* (Giovanni Maria Castagneri), tandis que les vaches se rassasiaient des herbes luxuriantes de l'ample vallon de la *Serandàtta* et de l'alpage ruiné dit *Fountàna Cuverquià*, m'informa de l'existence de la *Stèila*.

Stèila, mot qui en dialecte, signifie étoile, nommait un signal lumineux qui, vers midi, à l'heure légale, (11 heures au soleil), apparaissait sur le versant rocheux dit du *Piatouràt*, exposé au midi, un peu en amont et face au hameau de Bogone. Quand le signal commençait à se manifester, mon grand-père savait que c'était l'heure de regrouper les bêtes et d'entamer le retour vers la maison. Pour le jeune garçon que j'étais, cela m'apparaissait comme un phénomène réellement surprenant, mais en dépit des explications répétées, je ne pus jamais, dans cette paroi immense faite de pierres et de fissures, de vires herbeuses et de rus, brûlée par le soleil et terrain privilégié des bouquetins, distinguer cette particularité. Me resta seulement en mémoire la spécificité morphologique de la roche, où ce quelque chose qui brillait me restait inexplicablement caché.

Ce n'est qu'après quelques décennies, l'été dernier exactement, que poussé par mes recherches passionnées d'histoire et de culture locale, je levai le mystère. C'est en montant par hasard au *Pian della Mussa* que m'apparut comme une révélation la solution. Ce que j'attendais comme quelque signal étincelant n'était autre qu'un jeu de lumière. Juste à midi, dans la vaste fissure ombreuse d'une grande corniche, celle dont je me souvenais, apparaît s'élargissant peu à peu, une petite saillie de roche illuminée par le soleil.

. Du sentier, qui, de Balme conduit au *Pian della Mussa*, près de *Bogone*, en aval de la conque de la *Serandàtta*, on assiste aisément à ce curieux phénomène.

Comme cela existe dans tous les espaces de montagne, il s'agit d'une méridienne naturelle, en jargon de spécialiste « chronotope » exploitant la conformation du sol pour montrer l'heure. C'est un peu comme la *Rocca di Nona*, à Ala, qui est sensée indiquer au point d'alignement entre le soleil et l'église « *l'ora nona* », les 15 heures actuelles, héritage de la subdivision approximative de la journée pour les heures canoniques, développée dans l'église chrétienne pour la prière en commun.

En ce qui nous concerne, même sans assurer une précision suisse, la *stèila* a assuré cette fonction pendant des siècles, fonction qui aurait autrement fait défaut avec la rareté des montres et dans des lieux d'où il est parfois difficile d'entendre tinter les cloches.

Qui sait combien de ces références, autrefois connues et utilisées sur notre territoire ont disparu avec ceux qui en ont tiré parti, ou mieux, ont survécu grâce à elles ; plus personne ne saura les reconnaître, à l'instar d'une langue désuète que l'on n'est plus en mesure d'interpréter.

Sans besoin d'être remontée et qui sait pour combien de temps encore, la *stèila* restera disponible à ceux qui sauront la reconnaître et l'interpréter, simplement en levant un peu la tête pour scruter là-haut où il est parfois difficile de voir, ainsi qu'il advint à l'auteur.

Parlén a nosta moda (13)

Als'èrbess les herbes

Gianni Castagneri

<i>Franco-provençal</i>	<i>Prononcé</i>	<i>Italien</i>	<i>Français</i>
<i>sicòria</i>	<i>sicòria</i>	tarassaco	pissenlit
<i>barbaboüc</i>	barbabùc	barbe de bouc	barbe de bouc
<i>sparss</i>	sparss	asperge sauvage	asperge sauvage
<i>lavàssi</i>	lavàssi	farfaraccio	pétasite
<i>tuvèl</i>	tuvèl	rhubarbe sauvage rumex	rhubarbe sauvage rumex
<i>varcoenhou</i>	varchêgnu	buon enrico	chénopode bon henri
<i>avràlou</i>	avràlu	veratro	verâtre
<i>canamìa</i>	canamìa	camomilla	camomille
<i>ariündèless</i>	ariùndeless	malva	mauve
<i>fouru</i>	fùru	cardus nutans	chardon penché
<i>foeidjess</i>	fêigess	felci	fougère
<i>argalissia di mu</i>	argalissia di mù	felce dolce polipodium vulgare	polypode vulgaire
<i>piantài</i>	piantài	piantaggine	plantain
<i>tacapoùi</i>	tacapùì	bardana	bardane
<i>urtiess</i>	ùrtiess	ortiche	orties
<i>asubìa</i>	asùbia	acetosa	oseille

<i>biàvatta</i>	biavàtta	bistorta	renouée bistorte
<i>sànhi</i>	sàgni	carex sempervivens	carex, sagnes
<i>erba di tchamoùss</i>	erba di ciamùss	festuca	fétuque
<i>erba léssia</i>	erba léssia	erba scivolosa e robusta nei lariceti	herbe robuste et glissante en mélézin
<i>sounaiàt</i>	sunaiàt	silene vulgaris	silène enflée
<i>cumel</i>	cûmel	cumino dei prati	cumin des prés
<i>la bussi</i>	la bûssi	il filo d'erba	le brin d'herbe
<i>la fòii</i>	la fòii	la foglia d'erba	la feuille d'herbe
<i>l'erba sàtchi</i>	l'erba sâcci	l'erba secca	l'herbe sèche
<i>l'erba vâda</i>	l'erba vâda	l'erba verde	l'herbe verte
<i>l'erba pàssa</i>	l'erba pàssa	l'erba appassita	l'herbe flétrie

Chronologie Historique de Balme 1800-1899

Gianni Castagneri

1800	Famine. La communauté emprunte du grain au Gouvernement pour 1926,73 liras. L'armée autrichienne prévoit l'invasion de la Savoie par le col du Collerin.
1810-11	Le partage des terrains privés au <i>Pian della Mussa</i> est effectué par Giacomo Antonio Castagneri.
1811	Le curé Don Stefano Alasonatti fait construire en un lieu plus sain la chapelle de S. Anna aux Cornetti avec une dépense de 331 liras. Elle sera décorée en 1843.
1813-14	Les maîtres Garino, Domenico et Giacomo Bricco refont la chapelle de S. Urbano.
1815	Famine. La commune obtient un prêt de l'intendance de 270 liras. La commune de Chialambertetto 200 éminées de grain, avec délai de paiement à l'année 1817.
1817	La preuve est attestée de l'existence d'un petit hôtel à Balme à l'enseigne encore existante aux environs de l'actuel Camussot.
1820	Peinture de l'icône de l'autel majeur pour 160 liras.
1823	Balme renonce au droit de nomination du curé, ne pouvant lui administrer une allocation suffisante.
1824	Balme atteint son expansion démographique maximale avec 513 habitants
1825	Pose de l'horloge au clocher de l'église paroissiale. Elle avait été achetée à un couvent du Mont Cenis.
1829	La commune de Chialambertetto supplie le gouvernement du roi pour un prêt de 200 éminées de maïs et de riz.
1832-33	Famine avec la perte totale des récoltes suite à une forte chute de neige tard dans le printemps. La commune obtient un prêt de 1500 liras du gouvernement.
1833-35	Conflits et luttes entre la commune et les Régies de finance concernant le prêt de 1926,73 liras accordé en 1800.

	Le paiement de 5% du capital est décidé.
1860	De nombreux Tyroliens donnent le coup d'envoi à la distillation de la gentiane jaune au <i>Pian della Mussa</i> .
1864	En novembre Angelo Castagneri (Barbisin), 20 ans, tombe dans une crevasse du glacier d'Arnès. Il en est extrait après huit jours encore vivant.
1866	Le cadastre est traduit cartographiquement sur la mappe Rabbini.
1868	En août crues et ravinements
1869	À la suite d'une souscription publique, le clocher est doté en août d'une seconde cloche.
1873	Incendie aux Cornetti et destruction de cinq maisons.
1874	Le 24 décembre, Alessandro Martelli, Luigi Vaccarone et le guide Antonio Castagneri (Tuni) effectuent la première ascension hivernale de l'Uja de Mondrone qui marque le début de l'alpinisme hivernal italien.
1875	Le peintre Alessandro Balduino, illustrateur des « Promessi sposi » et en villégiature à Ala, monte fréquemment à Balme pour des excursions.
1876	Le 24 juin est inauguré l'Observatoire Météorologique réalisé à l'initiative du Père Denza et du CAI. Le prêtre Don Didier de la Motta en assure la gestion.
1877	La route des Cornetti est terminée, coût de 1890 liras.
1879	De début novembre 1878 au 19 avril 1879, l'épaisseur de la neige au sol n'a jamais été inférieure à 2 m et a souvent atteint 3 m dans le village et 4 m au <i>Pian della Mussa</i> . En six mois, il n'y a jamais eu plus de quatre jours consécutifs de beau temps. Le 10 mai, la neige est encore haute de 2 m à Balme et 4 m à la <i>Mussa</i> . En ces jours, il est tombé une avalanche entre Chialambertetto et Molette, plus haute que le clocher de l'église. Le 14 juin, au <i>Pian della Mussa</i> , la neige était encore haute de 35 onces (147 cm) et aux Cornetti, elle couvrait encore une bonne partie des prés. En juin et juillet, il gela à Balme. L'inalpage du bétail à la <i>Mussa</i> commença le 26 juillet.
1880	La section turinoise du CAI fit construire au <i>Crot del Ciaussiné</i> (2649 m) un refuge dédié au géologue Bartolomeo Gastaldi. En août, San Leonardo Murialdo gravit la Ciamarella. La Villa Teja est construite aux Cornetti.
1881	Début de la construction de la route carrossable Ala-Balme. Le 29 juin, Guido Rey, alpiniste et photographe, neveu de Quintino Sella, fondateur du CAI, commence à fréquenter les montagnes de Balme, instaurant une longue amitié avec le guide Antonio Castagneri (Touni).
1882	Construction du pont en bois sur la cascade de la Stura près du chef-lieu. Détruit par l'avalanche en 1884, il sera reconstruit l'année suivante. Démolition de la chapelle de la Nativité de Marie à l'entrée du village, car située sur le tracé de la route carrossable.
1883	Le 9 juillet, le caricaturiste Casimiro Teja laisse un croquis sur le livre de l'hôtel Belvédère. Ces mêmes jours, d'autres artistes et promoteurs culturels reconnus sont à Balme : Carlo Pittara, Federico Pastoris de Castelrosso, Alfredo d'Andrade de Lisbonne. D'autres ébauches sont réalisées sur le même registre le 24 par Camollo Marietti, dessinateur satyrique. Le 26 décembre, un incendie détruit cinq maisons au hameau Ferreri (Frè).

1885	<p>Le 18 janvier, après une chute de neige de plusieurs jours, une avalanche s'abat sur le village et anéantit la maison du maître de la commune y enterrant sept personnes. Ne seront sorties vivantes que trois personnes. Le même jour une autre avalanche descend à Molera tuant un adulte et un enfant, une troisième ensevelit Chialambertetto ;</p> <p>Le 6 août, l'écrivaine napolitaine Maria Savi Lopez est à Balme pour recueillir légendes et récits des montagnards.</p>
1887	Le 1 ^{er} juillet, la route d'Ala à Balme est terminée. Elle sera inaugurée le 27 juillet.
1888	Les 27 et 28 février, descente de plusieurs avalanches sans causer de dommages.
1889	Le 28 septembre, un incendie épouvantable détruit cinq maisons aux <i>Cornetti</i> .
1890	<p>Entre les 14 et 19 avril, il neige sans discontinuer, avec plus de trois mètres au sol, mais sans avalanche.</p> <p>Le 8 juillet 1890, le directeur du « Fischietto », le dessinateur humoriste Arturo Collieri <i>Caronte</i> visite le secteur et laisse un dessin en souvenir de son séjour.</p> <p>Le 4 août, Giosué Carducci laisse sa signature et une poésie sur le registre de l'hôtel Camussot où il se trouve en villégiature.</p> <p>Le 18 août, Antonio Castagneri (<i>Toni dei Tuni</i>), l'un des meilleurs guides alpins de son époque, auteur de quarante-trois premières disparaît sur les glaciers du Mont Blanc.</p> <p>Le 19 décembre, Guido Rey célèbre longuement et avec émotion la mémoire d'Antonio Castagneri à l'occasion de la réunion de section du CAI de Turin.</p>
1891	Une crue terrible ruine la campagne et inonde les maisons.
1892	Le 5 mars à 18h30, forte secousse de tremblement de terre sussultoire pendant environ trois secondes.
1893	<p>Ouverture de l'Hôtel Reale (initialement appelé <i>Delle Alpi</i>).</p> <p>En octobre, l'aéronaute Charbonet en voyage de noces avec son épouse et un ami, heurte avec son aérostat la paroi est de la Bessanèse.</p>
1896	<p>Adolfo Kind et Stefano Roiti utilisent pour la première fois en Italie des skis dans une excursion entre Balme et le <i>Pian della Mussa</i>.</p> <p>Le 26 décembre, le conseil municipal de Turin approuve l'achat des sources de la <i>Mussa</i>.</p> <p>1897 Le clocher est réaménagé.</p> <p>Fin XIX e, le peintre Angelo Garino peint la procession de l'Assomption d'après une photographie de 1898.</p>
1899	<p>Construction de l'hôtel Broggi au <i>Pian della Mussa</i> qui n'est pas encore relié par la route.</p> <p>Le 8 août, inauguration sur la Ciamarella d'un oratoire dédié à la Consolata, trois prêtres alpinistes y célèbrent la messe.</p>

La diffusion du Barmes News est libre, appréciée et encouragée